



L'écran, corps ou cerveau ?

Deleuze, Merleau-Ponty et l'écran du cinéma

Sous la direction de Jacopo Bodini et Stanislas de Courville

avec Mauro Carbone

Université Jean Moulin Lyon 3 – IRPhiL

26 avril 2022, 9h15-17h30

Amphithéâtre de la MILC – 35 rue Raulin, Lyon 7ème

Diffusion en direct :

<https://youtu.be/gsp-BPSD3JM>

Présentation :

Dans un célèbre entretien aux *Cahiers du cinéma*, faisant suite à la publication de *L'Image-temps*, Gilles Deleuze déclarait : « [l]e cerveau, c'est l'écran ». Alors qu'il avait vertement critiqué la phénoménologie pour avoir assigné un « "ancrage" du sujet percevant dans le monde » là où le cinéma venait précisément le conjurer en instaurant un « univers acentré », il plaçait désormais une image particulière, le cerveau, « c'est-à-dire nous-mêmes », au centre de son « métacinéma ». Cette irruption du cerveau comme « écran noir » arrêtant les images ne nous faisait-elle pas retrouver cet ancrage du sujet que Deleuze rejetait au départ, et ce, malgré les précautions de ce dernier le rendant, dans son nouveau « rapport vécu », pathologique et en inadéquation avec le monde ?

À l'inverse, le récent développement de la théorie du cinéma d'inspiration phénoménologique, opéré sous l'influence de la redécouverte de la réflexion de Maurice Merleau-Ponty sur le septième art, a promu un décentrage du corps au nom de la réversibilité voyant-visible toujours imminente et sans cesse à l'œuvre dans la perception comme dans l'acte spectatorial au cinéma. Un tel décentrage a permis de rejeter les accusations portées par Deleuze à l'encontre de la phénoménologie, et de Merleau-Ponty en particulier, tout en soulevant à nouveau une question fondamentale pour la théorie du cinéma : celle de la place du corps dans l'expérience cinématographique et, au regard de la pensée deleuzienne, son identification ou sa distinction par rapport au cerveau du spectateur.

Cette journée d'étude sera donc consacrée à la réactualisation de ce débat mené dans le creux du tournant philosophique des études cinématographiques. Reprenant comme point de

départ les déclarations emblématiques des deux philosophes à propos du cinéma, « un film ne se pense pas, il se perçoit » (Merleau-Ponty) et « le cerveau, c'est l'écran » (Deleuze), elle aura à cœur d'en montrer toute la nuance parfois dissimulée par des conceptions trop étroites de leurs positions comme par leur supposé – à tort ou à raison – antagonisme.

Programme :

9h15 Présentations

9h30-10h25 **Judith Michalet** (Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne), *Tournants corporel ou cérébral du cinéma ? Les hors-champs de deux pensées de l'écran.*

10h30-11h25 **Jean-Pierre Esquenazi** (Université Jean Moulin Lyon 3), *Sous le signe d'autrui.*

11h25-11h35 Pause

11h35-12h30 **Stefan Kristensen** (Université de Strasbourg), *La puissance du cinéma, « divan du pauvre ».*

14h30-15h25 **Giulio Piatti** (Université de Turin), *Cinéma perception cerveau cosmos. La dimension esthétique de la métaphysique chez Gilles Deleuze.*

15h25-16h20 **Anna Caterina Dalmasso** (Université de Milan), *Anatomie d'un corps utopique. Machines à la première personne.*

16h20-16h35 Pause

16h35-17h30 **Tristan Garcia** (Université Jean Moulin Lyon 3), *L'écrit à l'écran. Transformations de la typographie.*

Résumés des interventions :

Judith Michalet (Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne), *Tournants corporel ou cérébral du cinéma ? Les hors-champs de deux pensées de l'écran.*

Si un motif cérébral prégnant, synthétisé dans la formule « le cerveau, c'est l'écran », se déploie dans la pensée deleuzienne du cinéma, c'est au contraire celui d'un corps qui prévaut chez Merleau-Ponty. Et sans doute renvoient-ils bien chacun à une spécificité de ces pensées de l'écran, supposant toutes deux un décentrement : d'une part, une expérience incarnée, liée à une réversibilité sentant/senti, d'autre part, une expérience de la fusion, liée à une immanence dedans/dehors. Malgré tout, une teneur métaphorique se loge fortement dans ces motifs et déjoue ces repérages. Car pour Deleuze, « le plus profond, c'est la peau », et pour Merleau-Ponty, si le film ne parle pas à « un entendement séparé », il n'est pas moins perçu par des organes sensibles connectés au cerveau. D'ailleurs, les écrits de Deleuze sur le cinéma ont avant tout marqué le champ des études cinématographiques par leur promotion d'un « tournant corporel », manifeste dans les écrits de Raymond Bellour. Pourtant, un « tournant cérébral » du cinéma ne se redessine-t-il pas dans certains passages de *L'Image-temps* ?

Jean-Pierre Esquenazi (Université Jean Moulin Lyon 3), *Sous le signe d'autrui*.

À partir de quelques images choisies de *Mort à Venise* et de quelques autres films, j'examinerai comment Deleuze dans le chapitre 3 de *L'Image-mouvement*, et Merleau-Ponty au début du *Visible et l'invisible* pensent et situent le mouvement entre corps et esprit, perception et pensée. La méthode est de confronter les deux philosophes à des retournements : l'image se retourne quand les positions de sujet et d'objet s'inversent. Alors « du » temps se cristallise, un univers se tend, corps et esprit s'imbriquent. Ce retournement s'impose quand Autrui impose sa présence.

Stefan Kristensen (Université de Strasbourg), *La puissance du cinéma, « divan du pauvre »*.

La rencontre avec une œuvre d'art contient un potentiel de bouleversement profond, que Maldiney appelle la « transpassibilité » du sujet. Cette idée est reprise et radicalisée par Deleuze dans sa *Logique de la sensation*, où il la place dans le cadre d'une métaphysique des flux cosmiques. Arracher le rythme de l'œuvre d'art au corps à corps individuel entre l'œuvre et le spectateur pour en faire une puissance cosmique qui les traverse tous les deux est un geste caractéristique de l'esthétique deleuzienne, déjà largement développé avec Guattari dans *L'Anti-Édipe* avec la conception de l'art comme machine abstraite. Comment fonctionne la machine abstraite du cinéma ? Et quel est son lien avec les sujets individuels ? Comment agit-elle ? Pour qu'elle soit effectivement le « divan du pauvre » (Guattari), il faut que l'inconscient s'y déploie et s'y exprime – un inconscient par nature social. Mais entre la circulation cosmique des flux énergétiques et la sensibilité du sujet individuel, il subsiste un hiatus ; ma proposition sur cette question est que Deleuze et Guattari ont besoin de Merleau-Ponty et son intuition que « l'inconscient est le sentir lui-même » pour que l'agentivité du cinéma soit pleinement comprise. Je conclurai sur une hypothèse de conciliation sur la conception du corps entre l'approche phénoménologique et l'approche schizoanalytique.

Giulio Piatti (Université de Turin), *Cinéma perception cerveau cosmos. La dimension esthétique de la métaphysique chez Gilles Deleuze*.

Dans *L'Image-mouvement* Gilles Deleuze, en s'appuyant sur les intuitions bergsoniennes contenues dans *Matière et mémoire*, soutient que l'univers constitue un « cinéma en soi », c'est-à-dire un véritable écran-plan d'immanence à partir duquel la réalité devient perceptible. Dans *L'Image-temps*, d'autre part, Deleuze connecte la nature du cinéma à celle d'un cerveau-monde topologique et de nature « acentré ». On comprend bien, alors, que la pratique cinématographique se configure, à ses yeux, comme un modèle esthétique formidable afin de penser l'origine cosmologique de la perception, c'est-à-dire son inévitable et préalable inhérence au cosmos comme plan-écran. L'objectif de mon intervention sera, d'un côté, d'essayer de tester ces idées (celles de « cinéma en soi » et de « cinéma-cerveau ») dans leur entrelacement d'aspects esthétiques et ontologiques, et, de l'autre, de reconstruire les influences du discours deleuzien, notamment à travers l'analyse de la notion d'image chez Henri Bergson et du concept de « surface absolue » chez Raymond Ruyer.

Anna Caterina Dalmasso (Université de Milan), *Anatomie d'un corps utopique. Machines à la première personne.*

L'esthétique deleuzienne se construit en réaction à l'hégémonie de la phénoménologie dans le débat culturel français de l'après-guerre : il faut libérer la sensation de la marque de la subjectivité, que le philosophe condense dans la figure du corps. D'où l'opposition que Deleuze esquisse au sein du cinéma moderne entre cinéma – physique – du corps et cinéma – intellectuel – du cerveau. Je vais aborder cette discontinuité, à partir de la manière la plus littérale dans laquelle le cinéma nous dit « donnez-moi un corps », à savoir la caméra subjective et ses remédiations, afin de chercher à dépasser l'image-perception et analyser le corps cinématographique en tant que corps qui apprend à nos cerveaux d'autres manières d'être corps.

Tristan Garcia (Université Jean Moulin Lyon 3), *L'écrit à l'écran. Transformations de la typographie.*

Frutiger et Kinross ont été parmi les premiers théoriciens et historiens de la typographie à essayer de penser les transformations imposées à la forme, à la fonte, à la taille des caractères imprimés par leur numérisation progressive et leur déplacement de la surface de la feuille à l'écran. À partir de leurs remarques préliminaires, nous cherchons à savoir non seulement ce que l'écran fait à l'écrit, mais ce que l'écrit et les théories de la typographie font à notre conception de l'écran, en nous demandant si Deleuze et Merleau-Ponty, entre autres, concevaient l'écran à partir de l'image seulement, ou de l'écriture également.